

Zitierhinweis

Hansen, Valerie: Rezension über: Pierre Marsone, *La steppe et l'empire. La formation de la dynastie Khitan (Liao), IVe-Xe siècle*, Paris: Les Belles Lettres, 2011, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2011, 4 - Asie orientale, S. 1114-1116, DOI: 10.15463/rec.1189735992, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

geant des confucianistes traditionnels, en rupture avec les hommes plus jeunes, brillants et excentriques qui gravitaient autour de Cao Shuang. Le coup d'État de 249 fut dans l'ensemble bien reçu par les conservateurs, qui avaient par le passé soutenu Cao Cao et ses premiers successeurs mais ne doutaient pas de trouver en Sima Yi et en ses fils une lignée de dirigeants valeureux, responsables et efficaces.

Damien Chaussende retrace ces événements d'une manière adroite et efficace mais il omet d'accorder l'importance qui lui est due à l'autre versant de cette histoire : la manière dont ce furent des problèmes propres à la dynastie Cao Wei qui ouvrirent la voie pour Sima Yi.

Bien que Cao Cao eût vécu jusqu'à l'âge de 65 ans, Cao Pi mourut avant d'atteindre 40 ans ; Cao Rui, qui n'avait que 20 ans quand il accéda au trône, mourut dans sa trentaine ; et son successeur Cao Fang n'avait que 7 ans. Une telle série de décès prématurés affaiblit la lignée, sans compter que Cao Fang était un fils adoptif de parenté incertaine, ce qui minait son autorité et le mettait à la merci de tout sujet trop puissant.

De plus, Cao Pi et Cao Rui avaient délibérément exclu leurs parents proches du pouvoir par crainte des rivalités familiales, mais cette politique impliquait que la maison impériale ne bénéficiait pas d'une autorité étendue dans l'empire. Alors que les Sima étaient liés par alliance avec d'autres clans dirigeants, les Cao ne faisaient que peu de cas de ce genre d'entente : la femme de Cao Cao, Dame Bian, mère de Cao Pi, était une ancienne chanteuse ; Cao Pi conçut Cao Rui avec Dame Zhen alors que son ancien époux était encore en vie, puis la répudia ; et les impératrices choisies par Cao Pi et Cao Rui étaient toutes deux d'extraction modeste. Les parents par alliance ne représentaient donc pas une menace pour le trône, mais de ce fait aussi les jeunes empereurs manquaient de prestige et d'appuis.

Au début des Han antérieurs, l'ambitieux clan Lü dont était issue l'impératrice douairière fut détruit en 180 av. J.-C. par les rois de la maison impériale et l'autorité des Han postérieurs fut établie lorsque l'empereur fondateur Guangwu (5 av. J.-C.-25 ap. J.-C.-57) laissa la place à son fils et à son petit-fils, tous

deux des hommes adultes et compétents. Les Cao s'avérèrent moins chanceux, et le clan Sima de la dynastie Jin fut victime du même sort. À Sima Yi succédèrent l'un après l'autre ses deux fils adultes, puis son petit-fils Sima Yan, empereur Wu de Jin (236-266-290), prit le pouvoir à l'âge de 30 ans. Cependant, Sima Yan choisit pour héritier son fils Sima Zhong qui était mentalement incapable. Devenu empereur Hui (259-290-306), son incompétence exacerba des rivalités qui donnèrent lieu à la désastreuse guerre des Huit Princes, menant à la destruction de l'empire chinois dans le Nord¹.

À cet égard, bien que les signes extérieurs de légitimité comme les Neuf Distinctions et la stèle commémorative eussent joué un rôle important comme symboles d'autorité, ce que l'on attendait avant tout d'un nouveau pouvoir dynastique était la garantie d'une lignée solide de dirigeants matures et compétents, capables de mobiliser un vaste champ d'appuis. Faute de cela, le pouvoir impérial était voué à l'échec, ouvrant la voie à un clan comme celui des Sima. C'est pourquoi il me semble que D. Chaussende, bien qu'il rapporte cette histoire avec talent, n'en fait qu'un récit partiel.

RAFE DE CRESPIGNY

Traduction de VALENTINE LEYS

1 - Une étude importante sur ce sujet est l'article d'Edward L. DREYER, « Military aspects of the war of the Eight Princes, 300-307 », in N. DI COSMO (dir.), *Military culture in imperial China*, Cambridge, Harvard University Press, 2009, p. 112-142.

Pierre Marsone

La steppe et l'empire. La formation de la dynastie Khitan (Liao), IV^e-X^e siècle
Paris, Les Belles Lettres, 2011, 322 p.

Cette étude fine et détaillée est le premier livre français entièrement consacré à la dynastie Liao, qui régna entre 907 (année de la chute de la dynastie Tang, que les Khitan considéraient comme leurs prédécesseurs) et 1125, lorsque les Jurchen et les Song s'allièrent pour

renverser les Liao. Cette défaite fut la cause d'une migration de masse vers l'ouest en direction du Xinjiang moderne, où les Liao occidentaux continuèrent de régner jusqu'à leur défaite en 1220 contre les Mongols, qui apprirent beaucoup d'eux sur la manière de gouverner les Chinois. L'avant-propos passe en revue les travaux existant sur les Khitan dans des langues européennes, et ne recense que peu de monographies : le traitement le plus complet est la traduction allemande d'une histoire en langue mandchoue écrite en 1877 par Hans Conon von der Gabelentz. On conviendra qu'il était grand temps que soit publié un livre comme celui-ci, et on attend avec impatience le prochain volume qui traitera de la dynastie jusqu'en 1125 ou même 1220.

D'une importance manifeste à la fois pour la culture chinoise et pour l'histoire mondiale, les Khitan gouvernèrent un empire qui, à son apogée, englobait la ville moderne de Pékin, les provinces de Mongolie intérieure, Jilin et Liaoning, ainsi qu'une bande de terre qui s'étendait à l'ouest sur toute l'étendue de l'Eurasie. Les Khitan étaient en contact permanent avec leurs voisins immédiats – la Chine de la dynastie Song, le Japon, la Corée, le khanat ouïghour – et avec des territoires plus distants comme les États musulmans d'Asie centrale. Ces dernières années, les chercheurs ont commencé à examiner la nature des contacts des Liao avec les États frontaliers et, à l'automne 2010, l'université de Yale et le Bard Graduate Centre ont accueilli une conférence intitulée « Perspectives on the Liao », dont les conclusions seront publiées dans le *Journal of Song-Yuan Studies* en 2013.

Les Khitan, qui formèrent un État dans le Nord après la chute de la dynastie Tang en 907, furent le premier peuple non chinois à établir deux sections distinctes dans son gouvernement : la division du Nord pour les Khitan, la division du Sud pour les Chinois. La dynastie Jin des Jurchen (1125-1234) s'appuya sur cette innovation pour gouverner le Nord de la Chine, et les Mongols, conseillés par des dignitaires Khitan comme Yelü Chucai (1190-1244), s'en servirent pour gouverner la Chine entière pendant près d'un siècle. Les Khitan furent la première dynastie à établir une de

ses cinq capitales dans le Sud, sur le site actuel de Pékin, en 936. À leur suite, les dynasties des Jin, Yuan, Ming et Qing gouvernèrent tous depuis Beijing, ainsi que la République populaire de Chine depuis 1949. Pourtant, comme le remarque Pierre Marsone fort à propos, pour la plupart des Chinois les Liao demeurent une entité inconnue.

Le livre est composé de deux parties qui couvrent les six siècles écoulés depuis la première mention du nom des Khitan jusqu'à Abaoji (872-926), puis l'ascension au pouvoir d'Abaoji, son règne et sa mort. S'appuyant sur de récents travaux très complets publiés par des archéologues chinois, P. Marsone s'efforce de localiser les différentes montagnes sacrées. Cette entreprise s'avère difficile : même la fameuse terre des ancêtres d'Abaoji ne se trouve pas comme on le dit traditionnellement à Zuzhou (le site de son tombeau), mais 100 km plus loin à l'est. Le livre présente les différentes populations voisines des Khitan (un tableau particulièrement utile les localisent), les différents contacts répertoriés – pour la plupart des dons rituels ou des révoltes – entre les Khitan et les dynasties chinoises qui se sont succédé au pouvoir entre 554, première apparition des Wei dans l'histoire dynastique, et 907, date de la chute des Tang. La section sur les Ouïghours est brève. Ils furent une influence essentielle pour les Khitan, à qui ils fournissaient un modèle viable d'empire distinct de celui des Chinois. Démontrant l'importance de l'influence ouïghoure, P. Marsone avance que la prophétie énoncée par Abaoji sur sa propre mort aurait été inspirée par les principes manichéens enseignés par les Ouïghours.

La seconde moitié du livre puise dans les *Liaoshi*, les deux histoires dynastiques des Tang, et le *Zizhi tongjian* de Sima Guang pour examiner l'ascension au pouvoir d'Abaoji. De toute évidence, Abaoji parvint à exploiter la ressource que représentaient les esclaves et colons chinois bien plus efficacement qu'aucun de ses rivaux. L'exploitation du sel dans les bassins naturels à Guyuan dans le Ningxia lui procurait une source essentielle de revenus. P. Marsone relate l'ascension d'Abaoji au pouvoir sans vraiment aller au-delà des faits présentés par les histoires dynastiques, pour se

demander comment une personne issue d'une lignée si peu importante a pu parvenir à s'emparer du pouvoir si efficacement.

Les parties les plus intéressantes du livre sont celles qui traitent de la langue, en particulier lorsque l'auteur étudie la manière dont le déchiffrement de la « petite écriture » khitan, basée sur la phonétique, a transformé notre compréhension de l'histoire ; la « grande écriture » khitan n'ayant toujours pas été déchiffrée. Particulièrement attentif à la religion et au mythe, P. Marsone examine les différentes versions du récit des origines khitan. Dans la légende, les trois princes fondateurs s'appelaient Naïke (« premier roi »), Waïke (« roi-porc ») et Hualihunke (« roi aux vingt moutons »), qui chaque jour mangeait 19 de ses 20 moutons, lesquels réapparaissaient miraculeusement pendant la nuit, ce qui lui permettait d'en manger à nouveau 19 le jour suivant. Le suffixe khitan *ke* est la racine du mot mongol *khan*. L'historien japonais Shiratori Kurakichi (1865-1942) et le mongol Chingeltei, qui écrit en 1997 sans connaître les travaux de Shiratori, traduisent tous deux Waïke par « roi-porc ». L'interprétation de P. Marsone fournit un excellent exemple de la manière dont un sinologue européen peut apporter un éclairage nouveau de par sa vaste connaissance de textes en différentes langues. De plus, P. Marsone reprend avec beaucoup de pertinence une remarque faite par Daniel Kane dans son livre *The Khitan language and script*¹ : le clan des Xiao, décrit par les histoires dynastiques comme le clan qui fournissait aux princes Liao leurs consorts, n'apparaît que dans les sources en langue chinoise. De même, le nom dynastique Da Liao (Liao le Grand) n'est mentionné dans aucune des sources khitan, lesquelles désignent habituellement la dynastie par le nom de famille d'Abaoki, Yila (Yelü en chinois).

Par sa structure et son approche, ce livre est très proche des meilleurs chapitres de la *Cambridge history of China*. Parce que P. Marsone cite scrupuleusement les travaux de ses collègues chinois et japonais et compare en détail les multiples versions des faits apparaissant dans les différentes histoires dynastiques, son livre dépasse les études secondaires publiées jusqu'à présent. Il établit un précédent de très

haut niveau pour les futurs étudiants du Liao, et tout lecteur français devrait commencer par le lire². Les deux auteurs, qui écrivent en 1949, mettent souvent en question la version des faits présentée dans les histoires dynastiques. Les lecteurs modernes pourront ne pas adhérer avec certains points, en particulier avec leur interprétation trop déterministe de l'économie khitan, mais leur travail conserve une fraîcheur remarquable grâce à la vitalité avec laquelle ils interrogent leurs sources.

VALERIE HANSEN

Traduction de VALENTINE LEYS

1 - Daniel B. KANE, *The Khitan language and script*, Leyde, Brill, 2009.

2 - Si l'on souhaite en savoir plus sur l'histoire des Khitan après 926, voir l'ouvrage de référence de Karl A. WITTFOGEL et FENG Chia-Shêng, « History of Chinese society: Liao, 907-1125 », *Transactions of the American Philosophical Society*, 36, 1946, p. 1-752.

David Johnson

Spectacle and sacrifice: The ritual foundations of village life in North China

Cambridge, Harvard University Press, 2009, XIV-390 p.

Dans cet important ouvrage, David Johnson présente un corpus remarquable de sources locales dont il tire une abondance de détails sociologiques pour illustrer la variété et la complexité surprenantes des rituels villageois de la province du Shanxi. L'auteur combine l'examen de dizaines de manuscrits découverts dans la région depuis le milieu des années 1980 avec le résultat de décennies de travail de terrain autour des cérémonies villageoises du Nord de la Chine, en particulier les *sai* : des fêtes célébrées dans les temples pour honorer l'anniversaire des différents dieux. Les villageois du Shanxi utilisaient les prières, invocations, instructions et programmes rituels contenus dans les manuscrits liturgiques en question – une source inconnue de la plupart des chercheurs occidentaux – pour conduire les cérémonies annuelles dans les villages. À ce riche corpus de documents, D. Johnson